

Cette nouvelle, « Vodka Attack ! », a été écrite en 2010 et traduite puis publiée en anglais dans l'anthologie Candle in the Attic Window aux éditions Innsmouth Free Press en septembre 2011. Elle est restée inédite en français jusqu'à son édition dans le présent recueil.

Il s'agit d'une idée totalement saugrenue qui a pour point de départ une triste anecdote dont j'avais eu connaissance dans un livre d'histoire. Sur le front de l'Est, pendant la Seconde Guerre mondiale, un soldat allemand blessé et fait prisonnier par les Soviétiques avait refusé qu'on lui transfuse du sang venant de ses geôliers pour le sauver. Il ne voulait pas du sang des Untermenschen, ces sous-hommes slaves décrits par la propagande nazie. Il mourut peu de temps après. À partir de cet épisode tragique, j'insérerai une pincée de fantastique chamaniste pour obtenir ce texte qui ressemble à une grosse farce.

La version que vous allez lire a été revue et modifiée dans sa deuxième partie par rapport à l'originale en version anglaise.

Vodka Attack !

Début 1942. Quelque part sur le front de l'Est.

Émergeant brusquement de la brume environnante, le bâtiment qu'il cherchait apparut enfin devant lui. Il s'agissait d'une ancienne usine aux murs grisâtres, à moitié détruite et transformée en hôpital de campagne pour l'occasion. Au loin, il entendit les canons tonner. Le froid et la neige glaçaient ses os, aussi pressa-t-il le pas pour se mettre à l'abri.

Une fois à l'intérieur, le capitaine Piotr Simonov reçut un choc. Devant lui, ce n'était qu'un chaos de chair déchiquetée, de linges ensanglantés, de lambeaux de peaux arrachées. Le chloroforme et l'odeur âcre des médicaments se mêlaient à la sueur et à la crasse tandis que des gémissements, des plaintes atroces résonnaient dans l'immense salle. Sur les lits de camp, des centaines d'yeux où dansait la mort l'observaient. Tant bien que mal, le visiteur se faufila à travers les corps déformés et finit par alpaguer un infirmier qui traînait dans les parages.

— Dis-moi, Camarade ! Où puis-je trouver le docteur Youri Illiev ?

— Au fond. Dans la salle d'opération.

Simonov se dirigea vers la direction indiquée et arriva finalement devant un ancien bureau aménagé en salle d'opération. Sur la lourde porte métallique était accroché un panneau rouge où était inscrit : « Ne pas entrer. Opération en cours. » Il fallait donc qu'il patiente encore un peu avant de retrouver son vieil ami Youri.

En attendant, l'officier s'adossa au mur décrépi et alluma une cigarette. C'est là qu'un malheureux à qui il manquait un œil lui tendit un exemplaire de la veille de *L'Étoile Rouge*. Le journal des *frontoviki*. Les soldats du front qui défendaient la Mère Patrie contre les hordes fascistes.

Simonov accepta le présent et feuilleta les pages, maculées de boue et de quelques taches de sang.

Comme souvent, les nouvelles étaient globalement bonnes. Selon les divers articles, l'ennemi était partout contenu, voire rejeté. Sous les ordres du génial Camarade Staline, la glorieuse Armée Rouge allait entamer la contre-offensive qui permettrait d'aller jusqu'à Berlin pour y botter le cul de ce cher Adolf.

Évidemment, tout cela n'était que propagande et l'expérience aidant, Simonov savait lire entre les lignes. Même si la situation n'était plus aussi catastrophique qu'au début des hostilités, la guerre était loin d'être gagnée. Les Allemands occupaient encore le sol soviétique et y commettaient des atrocités. Simonov repensa à cette jeune étudiante moscovite du nom de Zoya Kosmodemianskaia. La jeune partisane avait été arrêtée, torturée et exécutée dans la province de Tambov. Avant que les fascistes ne la pendent dans la grand-rue du village, on dit qu'elle cria : « Jamais vous ne nous pendrez tous. Mes camarades me vengeront ». L'officier se souvenait de la photo de la jeune femme, de son corps meurtri, à demi nu, gisant dans la neige. Ce cliché avait fait d'elle une icône du régime qui avait reçu à titre posthume la médaille de Héros de l'Union soviétique.

Le claquement de la porte extirpa Simonov de ses pensées. Aussitôt, il reconnut son ami Youri.

— Piotr ! Quelle surprise ! Qu'est-ce que tu fais là ? s'écria le médecin.

— Ma compagnie a été envoyée dans le secteur et je savais que tu officiais dans le coin. J'en ai profité pour venir te voir...et toi, ça va ?

— Chaque jour, je dois charcuter ces pauvres bougres, dit-il en désignant les malades qui gisaient sur le sol. Et comme tu peux le constater, les conditions sont plus que précaires. On travaille sans arrêt dans l'urgence, avec peu de moyens. Mais suis-moi, on va aller dans mon bureau. Nous y serons plus à l'aise.

Quand ils arrivèrent enfin dans son bureau, Illiev ôta sa blouse blanche souillée de sang. Puis il se lava les mains dans une bassine d'eau, s'assit en face de son ami et l'invita à faire de même.

— Ici au moins, on peut parler tranquillement.

— Tu as quelque chose à cacher ?

— Non pas particulièrement mais je préfère garder les commissaires du NKVD¹ à bonne distance. Ici, on peut facilement tomber dessus. Ces fumiers traquent ceux qu'ils appellent "les déserteurs par blessure". Dès qu'ils ont un doute, dès qu'ils suspectent l'automutilation, il exécute le type en question sous prétexte qu'il trahit la nation. Ils sont toujours sur notre dos, à fouiner...sans compter qu'on peut toujours se faire balancer dès qu'on tient des propos *déviant*s...enfin, le train-train quoi ! Et toi, comment ça se passe ?

— Rien de très original. La guerre.

Alors que la conversation s'apprêtait à rebondir sur un autre sujet, la porte du bureau s'ouvrit brusquement. Un homme aux traits asiatique pénétra dans la pièce.

— Salut Ruslan ! s'exclama Illiev. Je te présente un vieil ami, le capitaine Piotr Alexeïevitch Simonov. Nous sommes issus du même village. Nos familles étaient très proches et nous sommes allés à l'école ensemble...Piotr, voici Ruslan Shalamogov.

— Bonjour et bienvenue dans notre hôpital de campagne, répondit ce dernier. Avec Youri, nous partageons ce bureau. Mais je ne veux pas troubler vos retrouvailles. J'ai deux ou trois choses à faire et ensuite, je vous laisse tranquilles.

— Mais non, mais non, Ruslan ! Tu ne nous déranges absolument pas ! Fais ce que tu as à faire, aucun souci ! insista Illiev. Je vous sers une petite vodka ? Au nom de l'amitié !

— C'est pas de refus, sourit Simonov.

— Ruslan ?

— Tout à l'heure, merci.

Et l'homme alla s'installer au fond de la pièce pour vaquer à ses occupations. Illiev relança alors la conversation.

— Et depuis la bataille de Moscou, où as-tu combattu ?

— J'ai été affecté à une nouvelle unité d'artillerie sur le front central. On pilonne sans répit les *Fritz* en espérant bientôt les renvoyer chez eux. Mais, comme tu sais, la situation est loin d'être réglée. Les fascistes sont encore devant Leningrad et il se murmure qu'ils préparent une vaste offensive au Sud pour le printemps et...et...

— Et quoi ? demanda Illiev qui attendait la suite.

— Et...mais qu'est-ce qu'il boutique ton collègue ? demanda Simonov à voix basse.

Illiev se retourna alors vers son collègue et lui lança :

— Dis Ruslan, tu peux expliquer à mon ami ce que tu es en train de faire ?

— J'allume des sortes de cierges. Et ceci est un petit autel dédié à nos divinités, expliqua-t-il en montrant l'objet.

— Il a beau avoir reçu une parfaite éducation soviétique, Ruslan continue ses pratiques chamaniques, expliqua Illiev. Comme tous les Bouriates.

— Exactement. Chez nous, dans notre lointaine Sibérie, il y a une sorte de communion entre les esprits de la taïga et les hommes.

— Tu es un chaman ? interrogea Simonov.

— Oui, depuis sept générations. Pour mon peuple, les chamans sont à la fois prêtre, médecin et mage...ils ont le pouvoir de communiquer avec les esprits et les divinités à qui nous faisons des offrandes : des aliments ou de la vodka par exemple...cette boisson est très prisée de Ceux qui vivent Au-Delà de Notre Monde...

¹ Police politique de l'URSS.

Simonov était abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. Pour lui, la Sibérie représentait l'enfer des camps. Plusieurs personnes de sa connaissance croupissaient encore là-bas. Pourtant dans cette vaste contrée, vivaient des peuples mystérieux qui le fascinaient. Il voulut demander plus de détails mais soudain, on frappa à la porte.

— Oui, entrez ! ordonna Illiev.

Un grand gaillard, blond comme les blés, salua son supérieur et présenta sa requête sans perdre une seconde.

— Camarade Commandant, nous avons fait prisonnier un soldat allemand. Il est blessé. J'ai dû retenir mes hommes pour ne pas qu'ils le massacrent. Il a besoin de soins.

— Très bien, sergent. Déposez-le dans la salle d'opération. J'arrive tout de suite.

— Je ne savais pas que tu soignais aussi les *Fritz* ! se moqua Simonov.

— Un médecin s'occupe de tout le monde. Et puis, contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, ce ne sont pas tous des brutes. Allez, viens avec moi au lieu de me titiller... Ruslan, tu fais quoi ?

— Je viens avec vous, répondit le Sibérien.

Quand le trio arriva auprès du prisonnier, ils remarquèrent aussitôt que l'Allemand était terrorisé. Illiev se pencha sur lui et l'observa avec attention. Il constata que la blessure avait fait d'importants dégâts. Son verdict fut sans appel.

— Il faut lui faire une transfusion sanguine, sans quoi il va crever. Piotr, tu baragouines l'allemand, non ? Tu peux lui expliquer la situation ?

— Je vais essayer, répondit nonchalamment Simonov.

Il avait toujours apprécié la langue de Goethe. Alors qu'il était étudiant, il l'avait apprise à l'université de Leningrad. Il était alors loin d'imaginer dans quelles circonstances il s'en servirait... À cette époque, la guerre paraissait si lointaine.

Simonov s'approcha du blessé et se mit à lui expliquer ce qu'il fallait faire pour le sauver. Avec son visage boutonneux et imberbe, l'autre avait l'allure d'un gamin à peine sorti de l'adolescence. Dans son uniforme gris de la Wehrmacht, il donnait l'impression d'être déguisé. Il écouta attentivement ce qu'avait à lui dire Simonov et à mesure que l'officier soviétique lui parlait, son expression se décomposait. En guise de réponse, il s'écria les yeux révulsés :

— *Nein, nein !*

Simonov tenta de le calmer en insistant sur la gravité de la situation. Mais rien n'y fit.

— Il refuse catégoriquement toute transfusion sanguine. Il ne veut pas du sang slave. Il ne veut pas du sang des *untermenschen*. Les sous-hommes, comme nous désignent les Nazis. Ce type s'est fait laver la cervelle par la propagande de Goebbels !

— S'il ne subit pas de transfusion, il mourra vite, précise Illiev.

— Je lui ai déjà expliqué tout ça... Mais il ne veut rien entendre !

— Eh bien qu'il crève ! On ne va perdre du temps avec ce genre d'abruti...laissons-le.

— Attendez ! Je voudrais essayer quelque chose, rétorqua Shalamogov.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Illiev.

— Une sorte d'expérience. Attendez-moi ! Je vais au bureau chercher ce dont j'ai besoin.

Sur ces paroles, le Bouriate sortit comme un éclair. Illiev et Simonov restèrent avec le blessé qui s'affaiblissait au fil des minutes. Sa voix se faisait de moins en moins audible et ses forces l'abandonnaient progressivement. Il finit par perdre connaissance.

— Il vit encore mais il n'en a plus pour très longtemps, précisa Illiev.

— Et ton collègue ? Il veut tenter quoi exactement ?

— Aucune idée. Tu sais avec ce genre de bonhomme, on peut s'attendre à tout... Ces Bouriates ne pensent pas comme nous, ils n'ont pas les mêmes repères. Mais attention, le voilà qui revient...

De la même façon qu'il en était sorti, Ruslan entra en trombe dans la pièce. Dans sa main gauche, il portait une bouteille de vodka et autour de son cou pendait un sac en peau de bête.

— Tu comptes faire quoi avec tout cet alcool ? demanda Illiev qui commençait à s'inquiéter.

— Il s'agit d'une simple expérience. De toute façon, cet homme est condamné. Et puis, c'est un enfoiré de fasciste, non ?

— D'accord, comme tu voudras... Tu as besoin de nous ?

— Non mais vous pouvez rester si vous voulez. Écartez-vous et laissez-moi faire.

Les deux témoins s'exécutèrent et s'assirent sur les tabourets qui siégeaient au fond de la salle. De là, intrigués, ils observèrent le manège de l'Asiatique : celui-ci déposa d'abord la bouteille de vodka

près de l'Allemand puis versa une partie de son contenu dans un récipient gradué, relié aux tuyaux opératoires. Il prépara aussi des flacons et des seringues. Illiev comprit alors que son collègue s'apprêtait à effectuer une transfusion défiant toute éthique médicale.

— Mais tu veux lui injecter de la vodka, ma parole ! s'exclama-t-il

— Oui. Mais ce n'est pas tout. Patiente un peu.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, le Camarade. Staline t'observe...

Le Bouriate ne jeta aucun regard au portrait du grand leader, accroché au mur et ne broncha pas à cette mise en garde. Il continua ses préparatifs avec sérieux et précaution. Illiev et Simonov assistaient à la scène avec appréhension, se demandant ce que pouvait bien se tramer dans la tête de l'Asiatique.

Ce dernier sortit son petit autel qu'il déposa sur la table d'opération. Il y ajouta une petite coupelle de céramique où il versa un peu de vodka. Il alluma ensuite deux bougies et un bâtonnet d'encens. De ses deux mains, il attira délicatement la fumée à son visage où rayonnait une sorte de félicité ancestrale.

Le Sibérien ferma ensuite les yeux et tandis que les vapeurs grisâtres enveloppaient ses traits burinés, il fouilla dans son sac et en extirpa un petit tambour à la peau blanche. Sans prévenir, il se mit à le frapper sèchement, à intervalles réguliers, entamant une étrange litanie. Il psalmodia des prières qui devaient remonter à la nuit des temps. Les paroles du chaman étaient incompréhensibles à Illiev et Simonov, aussi pensèrent-ils qu'elles s'adressaient à d'obscures divinités sibériennes. Là-bas, sur les bords du grand Lac Baïkal, des esprits avaient entamé une danse sacrée à l'appel de Shalamogov.

Devant ce spectacle d'un autre âge, les deux autres hommes restaient bouche bée, incapables de bouger et d'interrompre leur camarade dans son énigmatique cérémonie.

Quand il eut fini son récita, Shalamogov se leva et répandit la vodka sur le sol. À pas feutrés, il se dirigea ensuite vers le blessé inconscient et d'un coup, le chaman lui enfonça une aiguille dans son bras meurtri. La vodka commença à s'immiscer dans l'organisme du prisonnier.

Illiev n'osa pas broncher mais il savait pertinemment que l'expérience tournerait court, ça ne faisait aucun doute : l'Allemand allait passer l'arme à gauche en moins de deux ! Son sang serait empoisonné par le *produit 61*, nom donné à la vodka par les soldats soviétiques à cause du rang qu'elle occupait dans la liste des articles qu'on leur fournissait. Un produit de première nécessité, qui permettait aux combattants de supporter l'enfer de la guerre.

Au début, le *Fritz* ne bougea pas.

— Mais enfin, Ruslan, tu vois bien que..., tenta Illiev

— Chut ! fit le sorcier. Attends !

Et l'attente dura mille ans.

Suivirent quelques légers soubresauts...

Puis d'autres...

Et quand la vodka eut inondé l'ensemble de son être, ce furent de violents spasmes qui agitèrent le blessé. Il se mit à beugler comme un enragé.

Soudain, l'Allemand se leva d'un coup, d'un seul, obligeant les trois Soviétiques à reculer de plusieurs pas.

Le blessé titubait car son corps entier était démantibulé par des à-coups d'une brutalité inouïe. Sa tête tournait à n'en plus finir. Illiev n'en revenait pas : ce type aurait dû mourir depuis plusieurs minutes à cause de la vodka qui coulait dans ses veines ! Au lieu de ça, contre toute logique médicale, il avait réussi à se mettre debout !

— Mais bon Dieu, Ruslan ! Qu'est-ce que tu lui as fait ! vociféra Illiev.

L'autre resta bouche cousue. Totalement happé par ce qu'il voyait. Quant à Illiev et Simonov, ils comprirent qu'ils étaient en train d'assister à une métamorphose.

L'Allemand n'avait plus qu'un lointain rapport avec l'humain qu'il avait été auparavant. Ses bras étaient décharnés, sa peau tombait en lambeaux et son teint était devenu livide, presque diaphane.

Simonov, Illiev et Shalamogov restaient pétrifiés, les pieds englués dans l'indicible.

Les grognements du malheureux redoublèrent en intensité quand la mutation fut véritablement terminée.

Au final, elle avait accouché d'un être venu d'outre-tombe.

En voyant cette monstruosité, les trois hommes éprouvèrent un sentiment ambigu, mélangeant à la fois la pire des peurs et la plus malsaine des curiosités.

Une bave épaisse et glougloutante dégoulinait de cette bouche déformée par un rictus inhumain.

Quand le mort-vivant posa sur eux son regard vide, où l'on discernait les horreurs de l'Enfer, le trio crut sa dernière heure arrivée...

Dans un sursaut de lucidité, Simonov s'empara de son pistolet et tira sur cette *chose* qui lui faisait face. Mais aucune balle ne la terrassa.

Alertés par les cris de la créature et les coups de feu, deux soldats pénétrèrent dans la pièce. Ils firent cracher leurs fusils sur la bête mais là encore, sans effet.

Entré dans une rage folle et maculé d'hémoglobine, le mort-vivant hurla à la façon d'un loup atteint de démence.

Profitant de la stupeur de ses assaillants, il brisa d'un coup de poing la vitre d'une des fenêtres de la pièce.

Il l'enjamba avec difficulté avant de s'évanouir dans l'obscurité.

— Mais putain, qu'est-ce que c'est que ce cirque, Ruslan ? brailla Illiev qui était dans une rage folle.

— Je voulais...disons que je voulais mettre en pratique...un sort que m'avait appris mon maître-chaman...expliqua le Bouriate en baissant la tête.

— Quoi ??? Mais tu délirés, ma parole !!!

— Absolument pas. Il s'agissait du maléfice de l'Homme Qui Vit la Mort. J'ai profité de cette occasion pour le tester...et ça a fonctionné au-delà de mes espérances...

— C'est pas possible ! se lamenta Illiev en levant les yeux au ciel. Va falloir qu'on le retrouve et qu'on élimine cette bestiole démoniaque au plus vite ! Ensuite, je ne sais pas quel bobard on va servir au NKVD. Si on leur raconte la vérité, on est bon pour le peloton d'exécution ! Ou le Goulag. De toute façon, ils ne gèberont rien de cette histoire invraisemblable !

— Ça va être facile de le retrouver, dit Simonov qui se penchait au-dehors. Ses traces sont facilement reconnaissables dans la neige. Faut pas perdre une seconde !

Le monstre fut rapidement repéré. Il se terrait à proximité de l'hôpital, dans les décombres d'une ancienne école.

Illiev avait réquisitionné une vingtaine d'hommes afin de mettre le siège autour de l'antre du mort-vivant. On encercla soigneusement le lieu grâce à plusieurs batteries de mitrailleuses disposées à intervalles réguliers. Chacun attendait la sortie de la proie, la main nerveusement posée sur sa gâchette. L'inquiétude planait car la *chose* semblait insensible aux armes à feu.

Tandis que la neige retombait à gros flocons, le froid lacérait la chair des combattants. Et dans cette atmosphère figée par la glace, tout le monde pouvait entendre le râle de la créature.

— Il est en train de crever...dit Simonov terré derrière un tas de briques avec ses deux compagnons.

— Oui, il souffre le martyre, ajouta Shalamogov.

— Oh, tu ne vas pas nous faire des sentiments, Ruslan ! Je te rappelle que cette chose était encore un humain tout à l'heure ! Et que sans toutes tes conneries, on n'en serait pas là, s'énerva Illiev.

L'Asiatique serra les dents mais s'interdit de répliquer.

Un soldat approcha des trois hommes/

— Camarade Commandant, Solotine est arrivé avec son barda, fit-il d'une voix aiguë.

— Ah enfin ! Qu'on en finisse ! Envoyez-moi Solotine nettoyer tout ça.

Le soldat partit relayer les ordres et Solotine sortit des rangs. Ralenti par le poids de son arme, il s'approcha de la tanière du monstre à pas de loups. Des dizaines de paires d'yeux observaient chacun de ses faits et gestes.

Quand il fut arrivé de bonne distance de la ruine, adossé à un mur à moitié éboulé, il se tourna vers Illiev. Celui-ci lui fit signe qu'il pouvait passer à l'action.

Solotine bondit sur le côté et fit face à l'entrée principale de la mesure. Aussitôt, il fit cracher son lance-flamme et ce fut l'Enfer sur Terre. Les flammes croassaient pendant quelques secondes avant de recommencer leur travail méphistophélique. Encore et toujours. Le jaune tranchait avec le blanc et bientôt des cris de mort montèrent vers les cieux.

Réduit à une torche vivante, la créature brûlait dans une odeur de chair grillée et poussée par le désespoir, elle sortit bientôt de sa tanière.

À l'unisson, les mitrailleuses se mirent à vomir leur venin de mort. Le corps du mort-vivant fut rapidement criblé de balles. Des hurlements atroces déchiraient les oreilles des assaillants qui poursuivirent leur œuvre de destruction.

Dans un râle ultime, le Léviathan s'affaissa dans la neige fraîche avant qu'Illiev n'ordonnât un cessez-le-feu.

Tous s'approchèrent avec la plus extrême des prudences et comprirent que leur adversaire était définitivement hors d'état de nuire. Un cercle se forma autour de la dépouille.

Dans les yeux du mourant chancelait encore une mince étincelle de vie qui allait bientôt s'éteindre.

— On dirait...on dirait qu'il veut nous dire quelque chose, s'exclama un jeune soldat.

Mais personne ne répondit. Car tous éprouvaient le même sentiment trouble : le soulagement de s'être débarrassé de cette monstruosité et la pitié de voir ce regard en train de les implorer.

Sentant que le doute s'insinuait dans la troupe, Illiev prit alors la parole :

— Camarades, regardez bien cette ignominie car vous n'êtes pas près de revoir ce genre de choses.... Inutile de vous préciser que ce qui s'est passé ce soir doit rester entre nous. De toute façon, qui vous croirait ? Personne ! On vous enverrait directement à l'asile ! D'ici là, je peux vous garantir que le moindre cafteur aura affaire à moi... Des questions ?

C'est là, dans le murmure de ces dernières paroles, que la mort vint frapper la troupe.

En l'espace d'un instant, une pluie d'obus allemand se déversa sur la plaine dans un chaos indescriptible.

Simonov fut le premier tué. Son corps aplati et enterré sous deux mètres de terre et de chair dégoulinante. Illiev et Shalamogov subirent le même sort quelques secondes après, alors qu'ils fuyaient se mettre à l'abri. En un instant, ils furent déchiquetés, broyés, démembrés. Quant à Solotine, il explosa avec son lance-flamme.

L'orage d'acier dura encore plusieurs minutes. Il ne laissa aucun survivant. Aucun témoin de ce qui venait de se passer.